

Paris, 2016, sur la ligne 7 du métro

— Je ne vais pas rester... Je ne peux pas. Je vais partir, je suis décidée.

Cette phrase lâchée solennellement, comme un aveu teinté de transgression, l'extirpe définitivement de sa lecture. Depuis la station Cadet, Jeanne essaie de venir à bout du même paragraphe, mais l'échange entre les deux femmes qu'elle côtoie depuis le début du trajet la maintient dans un état de déconcentration persistant.

Elle cesse de feindre d'être absorbée par son livre, le range, et s'abandonne, avec un curieux soulagement, à l'histoire de cette voyageuse qui livre à sa voisine ses déboires professionnels. « Depuis son arrivée, elle m'en fait voir de toutes les couleurs, j'ai complètement revu mon organisation, je me suis adaptée à ses humeurs chaque jour différentes, j'ai fait, défait et refait ce qu'elle me demandait, je deviens folle. Depuis qu'elle est là, j'ai l'impression que je ne suis plus bonne à rien. »

En focalisant encore davantage son attention, Jeanne arrive à dessiner les contours du décor. La femme travaille dans un hôtel prestigieux dans lequel elle assume vraisemblablement des responsabilités

assez importantes. Son interlocutrice parle peu. Elle acquiesce ou au contraire, marque sa désapprobation par d'infimes signes corporels. Sans les regarder, Jeanne ne perd pas une miette de leurs échanges. La voix de la première traduit une émotion contenue et quelque chose qui ressemble un peu à de la peur. La seconde a un timbre de voix grave. Elle semble parfaitement comprendre les enjeux de la situation. Un peu avant la station Opéra, la narratrice annonce qu'elle est arrivée. À la manière qu'elles ont de se saluer, « Bonne continuation », Jeanne comprend que les deux femmes ne sont pas si proches que cela. La distance qu'elle perçoit dans leurs au revoir tranche avec la proximité et l'intimité qu'elle avait ressenties jusqu'à présent. Les portes de la rame se referment. La confidente de la femme qui vient de disparaître sur le quai inspire profondément. Jeanne se surprend à en faire autant. Elle espère que la malheureuse parviendra à s'échapper du nid de guêpes dans lequel elle semble s'être engouffrée.

Quelques secondes plus tard, le ronronnement de la rame a repris toute sa place. Le dialogue entre les deux femmes s'est échappé comme un courant d'air. Pyramides. Elle descend à son tour. La tête soudainement vide.

Avenue de l'Opéra. Nouveau tourbillon de bruits, de couleurs, de vies. Une brise fraîche lui procure un frisson, elle remonte le col de sa veste comme un réflexe, repositionne son foulard et suit le trottoir. L'histoire de la femme du métro refait irruption, chatouille ses pensées comme un serpent, s'enroule

autour d'elle. Elle a déjà beaucoup de personnages, toute une galerie même, il vaudrait mieux qu'elle cesse d'agrandir le cercle, mais la « femme-opéra » insiste, frappe encore à la porte, doucement, alors elle décide de la laisser entrer.

Elle se rappelle qu'elle l'a croisée au moins trois fois ces deux dernières semaines. Elle est partie plus tard que d'habitude, et elle a pris le métro toujours en début de rame. Elle a dû tomber dans le créneau de ses habitudes et c'est sans doute la raison pour laquelle son image a fini par laisser une empreinte ce matin. Elle accélère le pas. Il faut qu'elle trouve un nom. L'étape du nom est toujours amusante. Et décisive. Elle regarde autour d'elle, lit les enseignes des boutiques, les affiches sur les murs, les publicités sous les arrêts de bus et sur les colonnes Morris... Marie et Sophie. Marie-Sophie. Un nom composé, chic, un peu précieux et hors du temps, élaboré, sophistiqué, mais joyeux aussi. La femme-opéra s'appellera Marie-Sophie. Une fois le prénom choisi, Jeanne sait qu'elle dispose d'un peu de temps. Elle laisse sa nouvelle compagne s'installer dans un coin de son imagination, entre la jeune fille frêle au gros cartable, Manon, et la grand-mère qui vend des gaufres, Camélia. Elle la retrouvera plus tard. Ce soir. Ou demain. Elle est très en avance, mais un peu moins que d'habitude. Elle jette un œil à la terrasse qui se situe face à la boutique, hésite, croise le regard du serveur qui lui fait un signe de la main en lui désignant la table à laquelle elle s'assoit presque tous les matins, elle lui signifie d'un geste qu'elle n'a pas le temps, et elle s'engouffre dans l'alcôve qui dissimule l'entrée de service de la boutique.

Jeanne est « assistante-chez-Paul ». Ouvrir le salon est la première de ses responsabilités. Une succession de gestes qu'elle organise comme un ballet : déverrouiller les trois serrures, retirer le code de l'alarme, lever les rideaux, laisser l'air entrer, refermer à temps pour que la fraîcheur ne s'installe pas trop non plus, vérifier que tout est parfaitement propre, relever les mails, les messages téléphoniques, disposer les journaux du jour à leur place, mémoriser les principaux titres, ou écouter les revues de presse, se mettre au courant quoi...

Une petite demi-heure où elle jouit de l'endroit parfaitement seule.

Paul n'est pas coiffeur. Il est styliste-visagiste. Il ne fait pas de couleurs, il propose des nuanciers de crèmes colorantes adaptés à chaque grain de peau. Ses coupes de cheveux sont personnalisées, ses produits sont bien sûr naturels, et ses tarifs proprement indécents.

Parce que chez Paul on ne vient pas se faire couper les cheveux.

On vient profiter du concept de beauté-sur-mesure.

Chez Paul, l'assistante ne prend pas des rendez-vous, elle glisse acrobatiquement des créneaux entre deux clients. Elle ne gère pas les stocks, elle les adapte à l'agenda, et elle ne s'arrête pas aux produits de beauté. Elle veille notamment à ce que la gamme des capsules de café soit toujours parfaitement complète pour ne pas être prise au dépourvu si toutefois on lui demande un Rosabaya de Colombia ou un Dulsão do Brasil. Elle doit aussi s'assurer que l'institut pourra à toute heure se faire livrer les subites envies salées

ou sucrées de ses clients. Quand on est « assistante-chez-Paul », on connaît les desserts à la mode, on participe au bouche-à-oreille qui fait et défait les réputations en suggérant une carte ultra-sélective qui ne pardonne aucun faux pas. Être « assistante-chez-Paul », c'est aussi savoir que l'on ne propose pas dans la même journée un rendez-vous à Mme Gillepain et à Mme Jounoy. Parce que la première ne vient jamais sans son bichon, et que la seconde est allergique aux poils de chien, ou à Mme Gillepain, on ne sait plus, depuis le temps. Avant chaque début de journée, l'« assistante-chez-Paul » briefe les coiffeurs, non, les stylistes, de l'actualité des têtes qu'ils auront entre leurs mains. Mme Brunit va marier sa fille aînée, il y a un article dans *Gala* ; la société de M. Pyhtuit est en train de se faire racheter, *Les Echos* en parlent depuis trois jours ; surtout ne pas demander à Carole Jouartes comment elle va, son petit ami serait parti avec une autre, pas de source officielle ; et Laura Juliot a été parfaite sur *France Inter* la semaine dernière, c'est la première cliente de la journée, ne pas oublier de lui en parler... etc. Et passé ce moment-clé de la journée, l'« assistante-chez-Paul » doit vaquer à l'exercice de ses fonctions avec une discrétion absolue, et faire en sorte que personne ne s'aperçoive qu'elle est là.

Un métier pour lequel elle doit déployer des ressources invraisemblables sans jamais sourciller ni se mettre en valeur. Un drôle de métier à défaut de ne pas être vraiment un métier drôle.

Autant dire que sa licence de droit, son diplôme supérieur de comptabilité et de gestion et son master « pratique contractuelle et contentieux des affaires »,

avec leurs cortèges respectifs de stages accumulés ces dernières années, ne la destinaient pas à travailler dans un salon de beauté. De haute coiffure, pardon.

Autant dire aussi que son CV est désormais un spécimen d'originalité et qu'elle serait bien en peine de mettre en avant les « compétences transversales acquises » au fil de cette expérience professionnelle hors norme, si d'aventure elle voulait un jour trouver un travail un peu plus classique.

Il y a quatre ans que Jeanne est « assistante-chez-Paul ». Un travail qui lui est tombé dessus à l'issue d'une succession d'événements désordonnés. Le fruit d'une série de coups de tête et de hasards, une décision invraisemblable, pour quelqu'un comme elle, comme un réflexe de survie qui s'est déclenché après le drame.

Quatre ans déjà qu'elle jongle avec toutes ses vies ; celle du salon, avec ses frasques, ses brillants, sa sophistication, et sa superficialité un peu aussi ; celle de Belleville, où elle vit dans une simplicité qui lui ressemble, mais aussi dans une solitude un peu envahissante, malgré Maëlle..., ou pour Maëlle, peu importe ; celle de ses personnages et des histoires qu'elle invente à tour de bras et qu'elle couche sur le papier la nuit et le week-end, et qui la soulage un peu de son isolement. Et puis sa vie d'avant... Toujours là elle aussi.

Elle remplit la bouilloire, la branche, et va chercher sa tasse. À côté de celle-ci, rangée à sa place habituelle, il y a un paquet rectangulaire, enveloppé dans un joli papier rouge et sur lequel repose une carte postale. Elle sourit, retourne le carton coloré et déchiffre les mots qui ont été couchés d'une écriture

qui semble pressée mais dont le contenu révèle toute la délicate attention qui lui est adressée. Elle lit le texte deux fois, s'en amuse et s'en émeut aussi un peu. Une seconde enveloppe, plus petite, est posée sur le paquet au papier rouge, ses doigts devinent qu'elle renferme un petit objet. Il est écrit à la main : *Un indice permettant d'accéder au contenu du paquet.* Elle décachette l'enveloppe et sort l'objet en question, elle le regarde, l'observe sans oser comprendre, puis elle réalise subitement ce qu'elle a sous les yeux et elle perd connaissance.

*Quatre ans plus tôt. La vie d'avant.
Dernière semaine à Fécamp.*

Huit heures. Jeanne était à la tâche depuis plus de trois quarts d'heure. Une journée hors du commun débutait. Elle dévoilerait son lot de surprises au-delà de tout ce qu'elle aurait pu parier.

Elle assistait au ballet de la numérisation des pièces de son dossier depuis une demi-heure. Plus de trois cents pages de documents, trois cent quatorze très exactement, comme l'avait attesté le PV de réception des originaux. Sans lâcher le scanner des yeux, elle pensait, déjà lasse, qu'il lui faudrait ensuite procéder à une copie papier de ces mêmes documents, puis vérifier, ordonner, classer, relier l'ensemble. Adossée contre la Canon, elle se dressa sur la pointe des pieds, attrapa la tasse qu'elle avait posée quelques minutes plus tôt sur l'étagère, la porta à sa bouche, avala avec peine une gorgée de café déjà froid, tellement amer qu'elle en grimaça, et la reposa à son emplacement initial. La chaleur était oppressante dans ce local sans lumière naturelle directe. Le soleil se faufilait à travers les lames des stores mais ses rayons s'arrêtaient au seuil du bocal à copier. La machine se tut. Elle reprit la

pile des originaux et lança la copie papier. Dans deux cent cinquante-cinq... deux cent cinquante-quatre... deux cent cinquante-trois pages... elle irait au premier étage se servir un expresso, un double, brûlant, sans sucre. Elle imaginait déjà la sensation de chaleur qui coulerait en elle et qui effacerait pendant quelques secondes l'immense fatigue qui avait pris possession de son corps et qui lui semblait grandir au fur et à mesure qu'elle accomplissait cette tâche éreintante.

Pour le moment, il lui fallait patienter, retenir encore quelques minutes son attention, ne pas quitter les originaux, veiller sur eux, jusqu'à ce qu'ils retournent en sécurité, au coffre. Un dossier compliqué, lui avait-on dit. Une rare opportunité pour une stagiaire, même en dernière année. Elle s'était retenue de sourire. Décoriquer les contrats de travail, les baux, les échéanciers de remboursements, les bulletins de paye, les contrats d'assurance, les factures, les avoirs, les déclarations en tout genre, sociales, fiscales, commerciales, immobilières, de cette société, n'avait rien de plus compliqué que tout ce que l'on avait pu lui confier tout au long de ses dix mois de stage. Compliqué n'était donc pas le mot. Sensible était plus juste.

Dossier sensible en premier lieu parce que le directeur de cette société, l'entreprise PB, portait le nom de l'associée principale du cabinet. Ce cabinet pour lequel elle était en train de faire des photocopies en buvant du café froid depuis sept heures du matin... Un membre de la famille donc, mais personne n'avait cru pertinent ou utile de préciser à Jeanne son lien de parenté avec la grande patronne. Sensible ensuite, parce que l'URSSAF venait d'annoncer sa venue, et que le commissaire aux

comptes avait émis des réserves quant aux comptes de l'exercice précédent et différé la certification de ceux-ci.

Un euphémisme donc, que de parler d'enjeu de taille pour PB.

Il l'était également pour Jeanne. On l'avait mise dans les pattes d'une « avocate-de-Paris » pour l'occasion. Si son travail auprès du magistrat était reconnu pertinent et valide, on lui promettait un contrat. Un salaire. Stable. La fin des petits boulots pour compléter la maigre indemnité de stage. La possibilité de signer un bail locatif, affranchie des cautions que sa situation précaire exigeait depuis plusieurs années. Accéder à une véritable autonomie, enfin. Alors quelle importance accorder à ce goût infect de café froid qui persistait à polluer son palais et au bourdonnement assommant du photocopieur ?

Celui-ci arrivait à la fin de son repas. Il digérait désormais les avis de commissions de sécurité, les contrats avec les prestataires de vérification d'incendie, d'ascenseur, les comptes rendus de CHSCT, tout ce qui avait trait à la sécurité des salariés et des visiteurs. Jeanne avait été chargée de tout relire, de chercher la petite bête avant de soumettre le dossier à l'avocate mandatée pour rendre la société irréprochable sous tous les angles réglementaires en vigueur. Depuis trois semaines, elle avait travaillé d'arrache-pied. Le jour J était enfin arrivé. L'avocate n'allait pas tarder à arriver et elle ignorait la stratégie qu'elle choisirait. Ou bien elle recueillerait ses pré-conclusions et préconisations puis repartirait avec le dossier pour peaufiner l'audit et rédiger les actes manquants, ou bien, et c'était l'option la plus plausible, elle s'emparerait

uniquement des copies, se forgerait sa propre opinion, et consulterait l'avis de Jeanne a posteriori. Quelle que soit la méthode, elle avait besoin de ces photocopies, et c'est la raison pour laquelle elle se retrouvait, le teint blafard, la mine défaite et de superbes valises sous les yeux, à surveiller la Canon à cette heure-ci. Elle avait déjà réalisé une copie complète du dossier lorsqu'on le lui avait confié, afin de pouvoir l'annoter, le surligner, le tordre sans précautions ni scrupules dans tous les sens pour mieux s'en imprégner, il était exclu qu'elle remette cette matière première à l'état brut entre les mains de la professionnelle renommée qui allait le prendre en charge.

Son avis et ses propres remarques étaient désormais compilés dans une note de synthèse d'une demi-douzaine de pages. Chacune d'entre elles renvoyait avec méticulosité et précision à la pièce concernée annexée en fin de document. À force d'être contrôlée par tout le monde, la société PB avait considérablement évolué et régularisé un certain nombre de dysfonctionnements. En dehors des réserves qui avaient conduit le commissaire aux comptes à refuser la certification des comptes, elle avait donc relevé des anomalies qu'elle estimait mineures et facilement modifiables.

Dans l'annexe qu'on lui avait demandé de réaliser sous un angle orienté business plan, elle avait finalement retiré la remarque concernant le nom de la société. Elle était dans un cabinet d'avocats corporate, pas dans une boîte de marketing. Et comme elle ne parvenait décidément pas à trouver le moindre soupçon de crédibilité au nom qu'on lui imposait d'avoir sous les yeux toute la journée, elle avait opté pour une stratégie plus

discrète, et l'avait rebaptisée dans l'intégralité de ses mémos PB. Parce que « Pur Beurre », non, ce n'était pas possible de garder son sérieux avec un nom pareil. Même pour une marque désignant un fabricant et distributeur de pâtisseries.

Plus qu'une page. Enfin la Canon se tut. Elle récupéra la liasse originale, la rangea dans une pochette cartonnée, mit celle-ci sous son bras, fit de même avec la version copiée, et envisagea un court instant de laisser l'ensemble sur son bureau pour aller enfin se chercher son café. La procédure spécifique de cette mission voulait qu'elle remette sans tarder les pièces au coffre. Sauf qu'elle n'y avait pas accès, et que l'assistante juridique qui lui avait ouvert le sésame une heure plus tôt avait disparu de la circulation. En attendant qu'elle revienne, elle imprima ses conclusions, les ajouta à la pile copiée, retourna à son bureau vérifier qu'elle avait bien reçu les pièces numérisées par mail, et enregistra celles-ci sur le serveur sécurisé. L'assistante ne redescendait toujours pas. Elle loucha sur les deux pochettes cartonnées. Que pouvait-il bien se passer après tout ? Elle avait vraiment très envie d'un café. Elle se décida à monter avec ses deux dossiers sous le bras, à cause d'une vague superstition qui lui chuchotait à l'oreille que si elle lâchait prise maintenant sur les précautions procédurales après les avoir respectées à la lettre tout ce temps, un imprévu indésirable n'allait pas manquer d'arriver.

À l'étage, la fourmilière commençait à s'agiter. Trois personnes discutaient près de la Nespresso. De jeunes collaborateurs, dont les mines creusées contras-

taient avec l'enthousiasme qui s'échappait de leurs échanges. Rires sonores, clins d'œil, tapes dans le dos, « À tout à l'heure, courage, ça va le faire ! ». Elle se sentit, plus encore que les fois précédentes, complètement étrangère à la scène qui se jouait sous ses yeux. Elle était transparente, personne n'avait répondu à son bonjour... Elle ne maîtrisait aucun des codes de communication, essentiellement non verbaux, qui permettaient d'entrer dans le cercle. Plus inquiétant sans doute encore, elle n'avait pas spécialement envie d'y entrer... Elle se posta devant la machine, choisit une capsule verte, l'inséra et regarda le liquide noir remplir le mug blanc qu'elle venait de poser.

— Jeaaaaanne ! Mais qu'est-ce que tu fais avec ces pochettes sous le bras ?

Elle sursauta. Elle n'avait pas entendu l'assistante arriver dans son dos.

— C'est le dossier PB. Je t'attendais pour le remettre au coffre.

— Tu as peur que quelqu'un te le vole ? lui susurrat-elle d'un œil malicieux.

— Bah... Non... Mais il ne doit jamais être à portée de vue ou accessible à des personnes non autorisées.

— Tu peux peut-être quand même le poser sur la table pendant que tu prends ton café. Il ne va pas s'envoler !

Jeanne sourit. Pas très à l'aise. Elle se sentit ridicule.

— Oui, tu as raison. Je suis parano.

— Un peu, oui. Bon je redescends, je t'ouvre le coffre quand tu veux.

Tout avait commencé à se dérégler à ce moment-là.
Un simple geste amical de la part de l'assistante.
Un sursaut exagéré de la sienne.
La fatigue sans doute.

Ses bras cessèrent de maintenir les dossiers et déclenchèrent la chute des pochettes en carton.

Son mug lui échappa et rejoignit le sol également. Comme au ralenti. Avec ce nectar tant convoité qui semblait aller au-devant, inexorablement, des chemises à rabat.

Le choc final. La porcelaine se brisa sur le parquet. Le café se répandit sur les dossiers, s'infiltrait déjà dans les cellules du carton, des feuilles de papier, et noyait les caractères dactylographiés de chacune des trois cent quatorze pages de son dossier.

Une seconde s'écoula. Elle dura une éternité. Le temps de comprendre que les conséquences de cette maladresse pourraient bien être extrêmement lourdes. Jeanne se baissa, prit la pochette du dessus qui n'était plus qu'une masse molle et chaude, et resta ainsi accroupie sans rien dire, figée sur son avenir qui sans doute dégoulinait avec le café vers le sol. L'assistante était restée debout, coite. Elle s'agenouilla à son tour, ramassa l'autre pochette qui était tombée un peu plus loin et qui semblait avoir été davantage épargnée par le tsunami de café. Elles se regardèrent l'une et l'autre sans rien dire pendant quelques instants, puis Jeanne osa poser les yeux sur l'objet que tenait sa collègue dans ses mains.

— Je crois que j'ai ruiné les originaux. Ils étaient dans la pochette jaune.

— Merde.

— Je vais voir ce que je peux sauver.

— O.K. Je regarde de plus près si les copies ont été épargnées et je les mets au coffre.

Jeanne se dirigea vers les toilettes. Elle passa devant six bureaux, six interminables baies vitrées, elle sentit les regards se poser sur elle puis s'en désintéresser. Elle entendait les traces qu'elle laissait sur son passage, le dossier gouttait littéralement, et ses chaussures marquaient d'empreintes marron le parquet en chêne clair. Arrivée au refuge, sa première intention fut d'effacer le maximum de traces visibles de la catastrophe qui venait de se produire. Ramasser les bris de tasse, essuyer le sol. Cela lui prit du temps, et quelques allers-retours. Pour sa tenue, elle ne pouvait pas faire grand-chose. Seule dans les toilettes immenses, elle observait son reflet dans le miroir qui recouvrait un mur entier de la pièce. Les bras le long du corps, dans une attitude d'impuissance totale, le constat qu'elle dressait était peu flatteur. En quelques mois, elle s'était considérablement arrondie. Sa silhouette était la traduction fidèle de son hygiène de vie depuis qu'elle avait rejoint le cabinet. Pas faim à cinq heures du matin, juste un café, une fringale à dix heures, un paquet de gâteaux dans le meilleur des cas, une barre chocolatée plus souvent, un sandwich en guise de déjeuner, ou un kebab en rentrant du tribunal, ou entre deux courses pour l'un des associés, re-fringale en fin de journée, re-sucre, et quand vers vingt et une heures elle rentrait chez elle, chez ses parents, elle n'avait pas le cœur de refuser ce que sa mère avait cuisiné de parfaitement équilibré, quitte à remplir son estomac plus que de raison, à s'endormir mal, à se

réveiller sans faim, et à tout recommencer comme la veille. Elle n'avait pas touché à sa raquette de tennis depuis plus de six mois, circulait en scooter exclusivement, dormait peu, ne lisait rien qui ne concerne pas directement le cabinet, ses clients, ses dossiers, elle était en manque de rire, de sommeil, d'air, de sorties, de vacances, d'amis, de tout ce qui permettait de rester en bonne santé. Elle n'avait jamais été mince, mais elle ne se reconnaissait pas dans cette silhouette. Sa tenue, même en ignorant l'éclaboussante tache de café sur son chemisier et sur ses ballerines, était désespérante. Pantalon à pinces, trop sage pour son âge, du noir, du beige, du triste. Même ses cheveux rendaient les armes. Partis les boucles dans tous les sens, les reflets roux que le soleil laissait après l'été ! Elle ne pouvait rien faire d'autre que de les attacher en un chignon sérieux. Et pourtant, en souriant, en penchant la tête, en se mettant de profil, en pensant aux pique-niques qui commençaient habituellement tous les ans à cette époque, au soleil qui pourrait lui chauffer la tête si elle allait prendre un café là, maintenant, tout de suite, sur la terrasse de la brasserie de l'autre côté de la place, elle sut qu'elle n'était pas si loin d'elle en fin de compte. À s'imaginer regarder les bateaux entrer et sortir de la ville en longeant les quais, écouter les cris des mouettes ou le silence de la mer par temps calme, à se rappeler les embruns de bon matin, par temps couvert, qui fouettent le visage et réveillent l'esprit, ou la sensation du soleil sur sa peau, allongée sur les galets de la grande plage, l'idée qu'elle s'était égarée apparut.

Le deuxième mouvement s'opéra à ce moment-là.

Elle pensa qu'elle allait être renvoyée de son stage.

Et elle en ressentit du soulagement.

Elle se sentit légère à l'idée de ne plus remettre les pieds dans cet endroit.

Elle se trouva belle finalement, avec ses hanches un peu plus féminines, ses épaules pleines, et ce chignon sévère, certes, mais qui mettait bien en valeur son visage et qui lui donnait un air presque conquérant.

Même pas effrayée.

C'est à ce moment-là qu'intervint la coupure de courant.

Ses pensées s'immobilisèrent en même temps que les électrons. Un temps de vide. Un moment suspendu entre deux mondes. Quand la lumière revint, à peine quelques secondes plus tard, elle s'était débarrassée de ses doutes.

Elle s'approcha du dossier trempé qui reposait sur le bord du lavabo. Son sort en était jeté. Même en séparant à la pince à épiler chaque feuille, rien d'exploitable ne sortirait de ce bloc de papier humide. Une œuvre d'art à y regarder de plus près. Elle essaya de le prendre, ses doigts déchirèrent l'infime possibilité de récupérer quelque chose, et elle mit le tout à la poubelle avant de se laver soigneusement les mains.

Quand elle traversa de nouveau le couloir pour regagner son bureau au rez-de-chaussée, elle ne sentit pas cette fois les regards s'accrocher à elle. Elle ne prit pas l'ascenseur, elle descendit l'étage en sautillant presque dans les marches, et tomba nez à nez en bas de l'escalier avec la secrétaire qui commençait vraisemblablement à s'inquiéter de son absence prolongée.

— Et le dossier ? Tu en as fait quoi ? demanda-t-elle à voix basse.

— Fichu. Je l'ai jeté, ce n'était plus qu'un magma de papier dégoulinant.

— Jeté ? Mais tu es malade ? C'est le dossier Pur Beurre, la boîte du neveu de la patronne !

Jeanne la regarda. Perplexe.

— Bah, pour une donnée confidentielle, je repasserai dis donc ! Et moi qui me cassais la tête avec cette procédure exceptionnelle !

— Oui bon, O.K., le dis pas, j'ai jeté un œil l'autre jour avant de te le donner, quand je l'ai sorti du coffre. Mais tu ne m'as pas dit que c'était les originaux tout à l'heure ?

— Il me semble, oui. Mais j'ai l'intégralité des pièces numérisées de toute façon. Et puis il y a les copies, non ?

— Les copies justement. Je voulais t'en parler. C'est pas joli joli. On ne sauvera pas tout, je te laisse juger, je les ai posées sur ton bureau.

Jeanne enregistra l'information. Elle accusa un bref instant le coup mais ne se démontra pas.

— Un dégât des eaux, ça arrive, non ? Ma maladresse va bien être couverte par une des mille clauses du contrat d'assurance du cabinet, non ?

— Tu es bizarre, Jeanne. Tu n'as pas l'air de t'inquiéter.

Elle l'observa avant de répondre. Alicia, la secrétaire qui tirait les ficelles de tout le pôle administratif, avait été raide avec elle au début de son stage et lui avait réservé un accueil tout en fraîcheur. Mais quand elle avait senti que Jeanne n'allait jamais représenter aucune

menace pour elle, elle s'était un peu adoucie. Elle se dit qu'Alicia était devenue une partie de cet endroit. Avait-elle laissé passer ce moment où elle avait eu envie de partir elle aussi ? Cet instant de légèreté un peu folle, ce sentiment de toucher du doigt toutes les libertés de la vie ? Elle sonda son regard, à la recherche de la réponse, mais Alicia était entièrement dans le moment présent, affolée à sa place.

— Tu as tout à fait raison. Je ne suis pas inquiète. Maintenant, excuse-moi, je vais aller réimprimer tout le dossier à partir du fichier numérique.

Elle sentit le regard de sa collègue coller à sa veste jusqu'à ce qu'elle atteigne son bureau. Elle prit son temps, s'assit devant son écran, et se retourna vers elle en souriant. Quand leurs yeux se croisèrent, Alicia tourna les talons et regagna son bureau à son tour.

La coupure de courant avait mis son ordinateur portable en position de redémarrage. Elle attendit que l'écran affiche le bureau habituel avant d'ouvrir le dossier PB.

Elle ne crut pas ce qu'elle vit dans un premier temps et redémarra son ordinateur. Elle débrancha l'alimentation, repositionna le câble réseau et l'ensemble de la connectique. Elle obtint le même résultat. Le dossier PB enregistré sur le serveur n'y était plus. La copie sur le bureau non plus. Elle ouvrit l'application de traitement de texte et rechercha les éléments récents. Le fichier n'était pas accessible par là non plus. Elle vérifia la corbeille. Vide. Complètement. Un peu trop complètement même. Elle se leva et se dirigea vers les ascenseurs à la rencontre de la responsable informatique.

La porte était ouverte et elle se fit connaître sans attendre l'autorisation d'entrer.

— Bonjour. Je suis désolée de vous déranger mais j'ai un problème un peu urgent. Je ne retrouve plus certaines données depuis la coupure.

— Bonjour. Sophie, c'est cela ?

Elle hocha la tête, ne put s'empêcher de penser qu'il était vraiment étrange de ne pas se souvenir du prénom d'une personne que l'on croise au moins une fois par jour depuis plusieurs mois.

— Jeanne.

— Ah oui, bien sûr. Jeanne. Deux petites secondes, je suis à vous tout de suite.

Elle n'était pas invitée à s'asseoir et elle resta donc debout sur le seuil de la porte. La femme derrière son bureau jouait une partition avec une dextérité impressionnante sur deux claviers différents. Son regard naviguait entre trois écrans et son visage était un masque d'impassibilité. Au bout de cinq minutes, elle s'adossa contre son siège, vraisemblablement soulagée, et proposa enfin à Jeanne le fauteuil en vis-à-vis du sien, en lui désignant l'endroit d'un mouvement de tête.

— Que vous arrive-t-il ?

— Depuis la coupure, je ne retrouve plus un fichier que j'avais enregistré dans mes dossiers.

— Sur le réseau ?

— Dans mon profil utilisateur personnel, oui. Et sur mon bureau, ajouta-t-elle en guettant sa réaction.

— Ah, sur le bureau, c'est impossible.

Jeanne se tut. Inutile de contredire à cette étape-là.

— Sur le serveur, vous pensez pouvoir récupérer les données ? J'ai travaillé dessus jusqu'à ce matin mais la

sauvegarde d'hier conviendrait. J'ai rendez-vous pour présenter ce travail aujourd'hui.

— Il est lourd ce fichier ?

— J'ai environ deux cents documents PDF et un fichier Word.

— Le nom ?

— ...

— À mon poste, vous imaginez bien que la clause de confidentialité qui me lie au cabinet est encore plus convaincante que celle qu'ils vous ont fait signer...

— PB.

— PB ?

— Comme Patrick et Bernard.

— Drôle de nom.

Elle la regardait passer d'un écran à un autre, les sourcils sceptiques, l'air vaguement condescendant.

— Vous êtes sûre de votre coup ? Parce que là, je ne vois rien de ce genre qui traîne.

— Absolument certaine.

Il devenait clair qu'elle ne remettrait pas la main sur ses documents. Plus cette certitude s'ancrait en elle, plus elle sentait ce calme étrange s'installer fermement en elle. Une force qui la faisait se dresser plus droite dans son fauteuil, et regarder franchement la cadre informatique. La conviction que l'on se jouait d'elle se dessinait de plus en plus clairement, et son sentiment de responsabilité s'en trouvait considérablement allégé. Elle osa l'ironie pour balayer ses doutes :

— Donc la coupure de courant a fait disparaître mon fichier sur le réseau et sur mon disque dur ?

La réponse ne vint pas tout de suite. Son air ingénu et inquiet fit prendre sa question au premier degré.

Son interlocutrice mit quelques secondes à affronter son regard, et quand elle le fit, elle ne parvint pas à le soutenir durablement. Elle choisit de se lever, feignant d'aller chercher un dossier dans le coin opposé de son bureau, et lui envoya une phrase alambiquée, faite d'arborescence partagée, de droits utilisateurs, de conflits d'adresse IP et de virus de dernière génération sans même parvenir à dissimuler sa propre absence de conviction. Jeanne n'attendit pas qu'elle invente le coup de fil urgent qu'elle allait bientôt devoir passer, et sortit de la pièce. Le bureau de l'associée principale était encore un étage au-dessus, reflet de la vision pyramidale de l'organisation du travail au sein de ce cabinet qui se réclamait pourtant du management coopératif. Elle y alla sur-le-champ. Tout semblait soudain si facile. Il suffisait de dérouler chaque étape qui la conduirait vers la sortie, et vraisemblablement, chacun des personnages de l'histoire dont elle était l'héroïne malgré elle semblait disposé à l'accompagner dans cette direction. Drôle de scénario dans lequel elle avait l'impression de naviguer, mais puisque l'issue lui convenait, elle n'allait pas nager à contre-courant. En revanche, sa curiosité s'éveillait. Pourquoi lui jouait-on ce tour ? Croyait-on vraiment qu'elle allait avaler tout rond ces mensonges abracadabrants ? Pourquoi l'avoir fait travailler si dur pour enterrer dans la précipitation le fruit de ses efforts ? Qu'avaient-ils voulu tenir caché que ses conclusions avaient fait apparaître... Sans qu'elle-même le voie ? Elle s'arrêta en haut des marches, avança de quelques pas et s'immobilisa devant une peinture à l'huile qui lui faisait face. Trois couleurs, ocre, bleu, blanc. Du haut des marches,

elle avait vu une plage aux couleurs chaudes, qui rejoignait un ciel bleu sombre, et une vague blanche venir s'échouer le long d'une digue. En s'approchant, elle avait deviné l'eau, et à quelques centimètres désormais, elle admirait les coups de pinceau d'une brutale précision qui donnaient le mouvement à l'ensemble du tableau. Elle aurait pu encore se reposer dans ce paysage, mais une porte claqua et l'extirpa de sa contemplation. Elle marcha doucement vers le fond du couloir, en se laissant gagner par un vide nouveau et plutôt agréable. Elle arriva dans le bureau de la secrétaire sans prétexte mais elle n'eut pas besoin d'improviser car son fauteuil était vide. Elle poursuivit son chemin jusqu'à la rotonde tout en verrière dans laquelle la présidente avait installé ses quartiers et fut accueillie comme si elle avait été attendue par les deux femmes. D'un regard, la présidente fit comprendre à sa collaboratrice qu'elle pouvait les laisser. Jeanne rassembla ses esprits, attendit que les mots se forment dans sa tête pour les assembler en une phrase intelligente et percutante, mais ils étaient sur ses lèvres et dispersés dans la pièce avant qu'elle ait décidé de les formuler à voix haute :

— J'ai perdu toutes les données du dossier Pur Beurre.

La présidente planta ses yeux dans les siens, sans marquer d'expression particulière. Jeanne crut déceler l'étincelle d'un sourire, fugace, dans les traits de son visage.

— Je sais.

— Bien sûr. Que fait-on maintenant ?

— Que feriez-vous à ma place ?

— Et vous à la mienne ?

Elle jouait un peu dangereusement, mais il lui semblait qu'elle ne pouvait agir autrement. Le sourire de la présidente se fit plus net, puis s'estompa radicalement.

— Avez-vous une copie de ces fichiers sur une clé USB ? Un disque dur externe ?

— Un espace de stockage non accessible par Team Viewer, vous voulez dire ?

Le regard s'enfonça un peu plus profondément dans la prunelle de ses yeux. Jeanne mentit.

— Non. Je n'ai malheureusement pas conservé de copie.

Elle sentit le regard inquisiteur fouiller encore un peu dans ses yeux, sa posture, les expressions de son visage, à la recherche de la vérité, puis lâcher prise, sans prévenir. La présidente, en une seconde, avait repris son masque de sourire poli et neutre.

— Je vous ai fait préparer une lettre de recommandation et quelques numéros de téléphone. Des connaissances auprès desquelles je vous recommanderai, et qui vous accueilleront pour que vous puissiez aller au terme de votre stage. Si toutefois vous souhaitiez en rester là avec nous, ce que chacun comprendrait, après une erreur pareille le regard des autres ne sera pas forcément facile à assumer.

Elle se tut. Son regard se posa sur le rebord de la fenêtre, s'y attarda quelques secondes et revint vers Jeanne, plus doux, aigre-doux, pensa la jeune femme qui lut une ironie à peine voilée dans les mots que l'avocate ajouta :

— Mais je ne ferai pas opposition à ce que vous restiez chez nous pour les trois semaines restantes. Vous remplacerez Sophie à l'accueil, elle doit prendre des congés et l'agence d'intérim n'a apparemment pas encore trouvé de remplaçante.

Un placard doré pour la fin de son stage, c'était plus que ce qu'elle avait osé imaginer comme porte de secours, il y a encore une heure. Mais c'était devenu complètement décalé depuis qu'une fenêtre vers d'autres possibilités s'était ouverte dans sa tête. Et il y avait autre chose. Elle voulait comprendre. Sur quoi avait-elle mis le doigt ? Elle hésita. Tout laissait croire qu'elle était censée avoir mis la main sur quelque chose de sensible. Avouer sa curiosité et son incompréhension reviendrait à admettre qu'elle ignorait la raison de son éviction. Et personne n'allait lui servir la réponse sur un plateau. Le silence dura un peu. La femme d'affaires était pressée, elle voulait conclure, elle mit fin aux questionnements de Jeanne :

— Réfléchissez quelques jours. Inutile de prendre une décision à la hâte. Prenez votre après-midi.

Avant qu'elle n'atteigne la porte, Jeanne l'entendit prononcer une curieuse phrase :

— Vous avez un avenir prometteur. Je crois que vous ferez une bonne associée dans cinq ans.

Elle ne se retourna pas, elle murmura juste pour elle :

— Ça m'étonnerait.

Le vide apaisant s'insinua à nouveau en elle tandis qu'elle redescendait l'escalier en colimaçon. L'étudiante en fin de master qui rêvait une heure plus tôt de son indépendance à portée de main aurait dû vouloir comprendre, attraper la vérité, négocier, questionner,

promettre, signer des clauses encore... Mais Jeanne n'avait désormais plus qu'une envie, s'échapper, claquer ces portes ouvertes par erreur, et respirer à l'air libre. Elle s'obligea à cesser de penser. Ne pas décider dans l'instant. Prendre son après-midi pour commencer.

Arrivée dans le bureau qu'elle avait occupé plusieurs mois, elle vit que ses affaires avaient été inspectées, sac à main compris. Elle ne put s'empêcher de sourire en pensant aux sensations qu'avait dû ressentir l'indiscret détective en mettant la main sur la souris en plastique qui traînait toujours dans ses affaires. Un jouet pour chat, un vieux souvenir, une sorte de porte-bonheur dont elle ne parvenait pas à se défaire depuis plusieurs années. Elle ne prit pas la peine d'éteindre son écran ou de ranger les documents qui encombraient le bureau. Elle prit son sac, observa les têtes qui la regardaient partir, les salua d'un sourire, et quitta la pièce.